

Julie Bélanger

Montréal, le 20 juin 2010

Commission spéciale « Mourir dans la dignité »,

Je vous transmets à titre posthume une lettre rédigée en juin 2007 par ma tante et marraine Claire Morissette, décédée en juillet de la même année des suites d'un cancer. Claire a été une activiste engagée toute sa vie, principalement pour la cause cycliste (la nouvelle piste inaugurée en août 2008 sur le boulevard Maisonneuve à Montréal porte son nom) mais aussi au sujet de l'euthanasie dans les derniers mois de sa vie.

Cette lettre était adressée à madame Nathalie Petrowski, en réaction à une de ses interventions à l'émission de Christiane Charette à propos de l'euthanasie. Mme Petrowski y allait d'un « Mais la vie! Hé la vie! Oh la vie! » qui, selon ma tante, révélait clairement sa méconnaissance du problème.

Claire a frôlé de près la mort une première fois en 2004-2005 et voulait expliquer par sa lettre ce qu'est la vie quand on a envie d'euthanasie.

Elle espérait que ce document, dans un langage direct, éclairerait la journaliste dans ses interventions futures. Elle ne voulait pas que des prises de position mal éclairées viennent porter ombrage aux démarches extrêmement importantes que menait la députée Madame Francine Lalonde auprès des autorités fédérales pour l'euthanasie et pour une fin de vie plus digne et humaine. Elle trouvait ce travail trop crucial pour être critiqué à la légère.

La famille proche de Claire a accepté que je soumette son texte dans le cadre de la commission spéciale « Mourir dans la dignité ». Je souhaite que le récit émouvant de sa souffrance permette d'ajouter une perspective au débat sur la légalisation de l'euthanasie.

Julie Bélanger

LA VIE QUAND ON A ENVIE D'EUTHANASIE

J'ai frôlé la mort de près à l'hiver 2004-05, d'un cancer du sein métastasé aux os et au foie. J'ai aussi vu mon père décéder d'un cancer généralisé après avoir parcouru le curriculum médical jusqu'à la fin. Voici ce que j'en ai appris.

La douleur

Souffrir ressemble beaucoup à grelotter. C'est un recroquevillement, une contraction de tout le corps, de la racine des cheveux jusqu'aux pieds. Ça fait MAL !!! Et ça fait mal longtemps. Ce grelottement prend toutes vos forces, toute votre attention, c'est épuisant. Pensez-y : supporteriez-vous de grelotter dix jours, vingt jours, deux mois... ?

Le soulagement

Vient la piqûre de morphine. C'est comme une vague de chaleur qui nous délivre du grelottement, une somptueuse relaxation sur une plage étale. «Merci !!! Ah ! merci !!! Ça fait tellement de bien !!!». Mais attention, il faut rester bien sage car si vous ouvrez les yeux, c'est le vertige, le décor bascule, la nausée vous prend et peut vous mener au vomissement. Autre désagrément : la constipation vous barre le ventre, vous torture l'anus. Et le répit est de courte durée. Au bout de 3 heures, ce serait le temps d'une autre piqûre mais l'infirmière doit attendre 4 heures... et on se remet à grelotter. Et puis il y a l'habitué, il faut augmenter les doses, on devient halluciné, confus, à moitié idiot (j'ai vu mon père dans cet état).

Le corps

Pendant ce temps, le corps se vide. Plus d'appétit ni d'exercice, vous fondez. Dans le miroir vous êtes un squelette comme ceux des camps de concentration (sans exagérer), plus une once de fesses pour s'asseoir, vos seins sont complètement vidés, aucun confort avec ces genoux cagneux sauf avec un coussin entre les jambes. La peau ratatine et fait des plis partout. Une disgrâce totale.

L'énergie

C'est la panne sèche. Il faut s'y prendre en 3 sessions pour laver une petite vaisselle, car ce travail est trop cardio !!! Incapable de faire les repas, le ménage, un travail quelconque. Au début, on lit, on regarde des vidéos, on essaie de s'adapter et d'en profiter autrement. Puis, lire devient trop fatiguant. On n'aspire plus qu'à sombrer dans le sommeil, l'inconscience et pourquoi pas, le néant.

L'entourage

Tout le monde a de la peine. Ils sont là, font leur possible, assument mal leur impuissance, vont se cacher pour pleurer, même si j'essaie de faire régner une atmosphère plutôt «matter of fact». Leur chagrin fait peine à voir.

Mourir de faim ou de soif ?

Une fois ses moyens d'intervention épuisés, la médecine conventionnelle vous laisse alors vous dégrader de façon «naturelle», et vous découvrez d'autres douleurs. Elle vous rend à demi-idiot et vous n'êtes même plus réellement présent. Au bout du compte, elle vous laisse mourir de faim ou de soif. Si vous acceptez le soluté hydratant,

vous mourrez de faim, ce qui peut prendre peut-être 30-90 jours. Si vous refusez d'être hydraté, vous mourrez de soif en peut-être 10-20 jours, dans un état de prostration que je n'ose pas imaginer. Pendant tout ce temps, les gens défilent à votre chevet et vivent un chagrin aigü et prolongé.

En terminer soi-même

Si on cherche, on trouve assez facilement des guides analysant toutes les formes de suicide, selon leur efficacité (on ne veut surtout pas manquer son coup) et leur aspect moins traumatisant pour l'entourage. Ici, la difficulté est de ne pas incriminer ses proches. Comment arriver à avoir quelqu'unE qui vous tienne la main, sans qu'il/elle soit accusée de meurtre. Il faut surveiller jusqu'aux empreintes digitales !

J'ai fait un certain nombre de préparatifs, mais je ne sais pas encore si c'est cette option que je choisirai, le moment venu.

La mort, c'est aussi ça la vie !

Je vais mourir, et je le sais. Vous aussi allez mourir un jour, le savez-vous ? En clamant «La vie, la vie !», vous semblez vouloir éviter absolument un regard sur la mort, ultime étape de la vie.

La mort est incontournable, et s'y préparer est sage. Mes recherches et lectures sur la mort, loin de m'horrorifier, m'ont apporté beaucoup de paix intérieure. On peut réussir sa mort comme on réussit sa vie. Tirer sa révérence en se sentant comblée. Tous ceux qui l'ont frôlée de très près en parlent comme d'une expérience agréable. Il n'y a que deux façons de l'aborder : avec horreur et panique ou avec courage et curiosité. Je cultive la deuxième, quoique je sache ne pas être à l'abri de la première.

La sagesse du vieillissement

Il y a une grande sagesse dans le corps vieillissant : la fatigue, la douleur, la dégénérescence font de la mort une amie, une délivrance, une bénédiction. N'est-ce pas magnifique ??? Je suis d'accord que la mort trop hâtive est un scandale et une tragédie, mais lorsqu'on est sur l'autre versant de la vie, elle en vient à offrir un tout autre visage.

Se préparer à la mort

Pour moi, cela a impliqué de faire le deuil de tout ce qui m'est cher : mes frères et soeur, mes amiEs, mes œuvres, ma maison, mes petits plaisirs, des grandes choses et des petites bébelles, TOUT, TOUT me sera arraché ! Et j'ai pleuré pendant environ un mois.

Ensuite ? Pleurer, c'est ennuyant, et on s'en lasse. Après avoir bien pleuré, j'ai ressenti une paix, le fameux détachement. Et je suis «revenue» dans la vie, en réalisant à quel point tout m'est donné, chaque minute est un bonus que je savoure probablement plus que vous (on gage ?). Mais la mort pour moi est enfin dédramatisée.

Oui à l'euthanasie

Le grelottement, la nausée, le décharnement, l'épuisement, le chagrin des proches, vous appelez ça une qualité de vie ? La vie ! La sacrée vie !? Oui, c'est encore la vie, l'envers de la vie, un envers intolérable, et c'est là que les gens demandent, bien raisonnablement, leur laissez-passer pour l'au-delà.

On aurait un chien dans cet état, qu'on l'achèverait par compassion. C'est tout ce que je demande : un peu de compassion. SVP, pitié et compassion. SVP. SVP. SVP.

J'espère que ces réflexions auront pu vous éclairer sur ce grave enjeu qu'est l'euthanasie et sa nécessité, bien encadrée, dans une société humaine et civilisée.
Merci.

Claire Morissette, 7 juin 2007
